

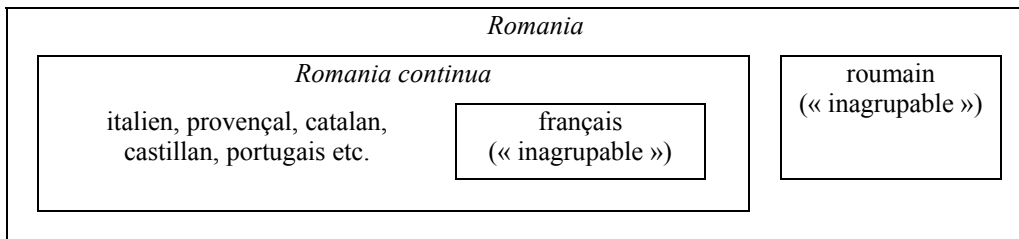
# Le roumain et la *Romania continua*

Thomas Krefeld (LMU München)

## 1. La continuité et la classification de la *Romania*

Les langues romanes continuent le latin (elles sont néolatines), et la *Romania* est, par conséquent et par définition, partout *continua* grâce à la tradition orale ininterrompue. Mais le terme de *Romania continua* a été conçu par Amado Alonso en 1945 dans une intention classificatoire plus précise, à savoir géolinguistique : il l'applique, tout en insistant sur la contiguïté géographique, à la partie de la carte linguistique de l'Europe qui s'étend de la côte atlantique jusqu'à la frontière italo-slovène et qui se présente comme une grande nappe exclusivement romane. Cette vaste zone comprend l'ensemble des langues romanes – à l'exception du roumain. Alonso propose ensuite une *partición* de cette région selon le degré de ressemblance des idiomes entre eux ce qui l'amène à isoler le français :<sup>1</sup>

La classification de la *Romania* selon Amado Alonso<sup>2</sup> (1951 [1945], 126)



Du point de vue géolinguistique, l'opposition des deux constellations identifiées par Alonso est évidente; mais son impact sur la classification de la *Romania* mérite une révision critique. Voilà le but de mon exposé.

## 2. La 'langue' et le langage des linguistes

L'unité de base de la classification est la langue – un choix méthodique qui paraît simple et clair à première vue. En vérité, la chose est moins facile ; il faut même dire que les imprécisions dans la définition de l'objet causent fréquemment des confusions,<sup>3</sup> et il est bien connu que la linguistique romane attend toujours, c'est-à-dire depuis sa fondation, il y a presque deux cents ans, un Linné ou un Lavoisier qui soit capable de dresser un catalogue de ses espèces, à savoir les langues romanes, accepté par l'unanimité des chercheurs.<sup>4</sup> Évidemment cela n'est pas dû à l'ambiguïté de la qualification de 'romane', qui n'est pas en discussion, mais à la définition de ce qui est une 'langue'.

La linguistique n'est pas une science du même type que la biologie ou la chimie qu'on appelle souvent 'exactes' : la linguistique, par contre, fait partie des sciences herméneutiques. Cela veut dire qu'elle ne peut pas se dépasser de certaines catégories fondamentales qui

<sup>1</sup> Lorenzo Renzi et Alvisse Andreose (*Manuale di linguistica e filologia romanza*, Bologna, 2003, 210) ne sont pas exactes sur ce point.

<sup>2</sup> Cf. Alonso, Amado "Partición de las lenguas romances de Occidente", in: id., *Estudios lingüísticos. Temas españoles*, Madrid, 1951 [1945], 101-127, 126.

<sup>3</sup> Le fameux article d'Alonso (n. 2) non plus n'échappe pas à ce danger en ne distinguant pas 'langue' et 'dialecte' : « En Francia, Suiza y norte de Italia, los dialectos franceses, los provenzales, y los francoprovenzales y piemonteses forman un entretejido de caracteres, de modo que las transiciones geográfico-lingüísticas son muy graduales. Así, pues, entre lengua y lengua contiguas hay a la vez frontera y concordancia, y una frontera capaz de tener valor reagrupador será solamente aquella que, por el excepcional número y gravedad de sus elementos diferenciales, pueda ostendar una significación mayor que la sola de separar dos lenguas » (Alonso 1951, 110).

<sup>4</sup> Cf. Krefeld, Thomas, "Rumänisch – mit 'Abstand' ein Unicum", dans: Busse, Winfried/Schmidt-Radefeldt, Jürgen (Hrsg.), *Rumänisch und Romanisch*, Festschrift Windisch zum 60. Geburtstag, Rostock, 2003, 73-90.

relèvent de la vie et du langage quotidiens – préscolaires – et qui demandent nécessairement à être interprétées avant qu’on puisse les employer. En ceci elle ressemble parfaitement à la jurisprudence, à la psychologie ou à la sociologie etc. Cela ne veut pas dire que la linguistique ne connaisse pas de termes techniques, construits par et pour le discours scientifique (cf. *phonème, clitique, archaïsme* etc.), mais il faut voir très clairement que certaines notions fondamentales pour la science sont en même temps fréquentes, voire indispensables dans la communication ordinaire, sans que l’usage scientifique soit capable de se débarrasser complètement de ces acceptations ordinaires.

### 3. ‘Langue’ – par élaboration ou par distance

Un exemple emblématique est la notion de ‘langue’ dans le sens de ‘langue particulière’ (all. *Einzelsprache*) qui reste très discutée. Beaucoup de linguistes se servent d’un modèle de la sociologie de la langue telle qu’elle a été fondée par Heinz Kloss<sup>5</sup>. Ce sociologue (et linguiste) allemand nous propose l’alternative définitionnelle suivante : ou un idiome mérite le titre de ‘langue’ grâce à son degré d’élaboration, c’est à dire grâce au développement de la scripturalité, ou c’est la particularité de son matériau langagier, c’est à dire le nombre des différences, qui le distinguent des idiomes par lesquels il est entouré. Le premier type de langue est appelé ‘langue par élaboration’ (allemand. *Ausbausprache*), l’autre ‘langue par distance’ (allemand. *Abstandsprache*)<sup>6</sup> ; dans un premier temps, Kloss a parlé également de ‘langue automatique’, parce que les langues de ce type seraient reconnues et acceptées quasi automatiquement :

Les langues par distance sont reconnues comme ‘langues’ quasi ‘automatiquement’ à cause de leur distance linguistique par rapport à toutes les autres langues vivantes, même à défaut total de textes imprimés ; c’est pourquoi j’ai parlé dans une première publication de ‘langues automatiques’ proprement dites. Les langues par élaboration, par contre, ne seraient pas reconnues comme langues, mais seulement comme dialectes, si elles n’étaient pas devenues le moyen d’expression d’une littérature multiple qui comprend notamment une quantité considérable de prose d’ordre pratique. (Kloss <sup>2</sup>1978, 25)

Kloss ajoute:

On peut dire de la majorité des langues particulières contemporaines, qu’elles sont langues et par distance et par élaboration ; les langues qui font partie de cette majorité [...] pourraient être distinguées des ‘langues exclusivement par distance’ et des ‘langues exclusivement par élaboration’. (Kloss <sup>2</sup>1978, 25)

Ce dernier passage laisse supposer que les deux critères (celui de la distance comme celui de l’élaboration) seraient des qualités équivalentes, indépendantes et inhérentes aux langues, qui se combineraient librement et permettraient une classification claire et nette. Ceci, pourtant, n’est pas vrai. Un regard sur la situation de la Roumanie nous montre tout au contraire qu’il est indispensable de remodeler l’approche en tenant compte du fait que les deux paramètres relèvent de deux ordres de savoir complètement différents et qu’ils demandent en même temps des constellations géolinguistiques spécifiques, qui exigent la hiérarchisation des critères.

---

<sup>5</sup> Cf. Kloss, Heinz, *Die Entwicklung neuer germanischer Kultursprachen seit 1800*, Düsseldorf, <sup>2</sup>1978 et plus récemment “Abstandsprache und Ausbausprache”, in: Ammon, Ulrich/Dittmar, Norbert/Mattheier, Klaus J. (Hrsg.), *Sociolinguistics/Soziolinguistik*, Berlin/New York, 1987, 302-308; cf. également Muljačić, Žarko, “L’enseignement de Heinz Kloss. (Modification, implication, perspectives)”, in: *Langages* 83, 1986, 53-63.

<sup>6</sup> Il faudrait rajouter que Kloss visait à la description synchronique et surtout à la planification linguistique. Ces notions sont cependant primordiales pour l’historiographie des langues (cf. l’exemple de l’italien Krefeld, Thomas, “Periodisierung”, in: Holtus, Günter/Metzeltin, Michael/Schmitt, Christian, *Lexikon der Romanistischen Linguistik* (LRL), vol. IV, 1988, 748-762) et pour la classification des familles de langues cf. Muljačić, Žarko “România, Germania e Slavia: Parallelismi e differenze nella formazione delle lingue standard”, in: *La formazione delle lingue letterarie. Atti del Convegno della Società Italiana di Glottologia*, Siena, 16-18 aprile 1984, Pisa, 1985, 39-55 1985.

L'élaboration est un paramètre d'évaluation fondamental, fournissant une espèce d'échelle générale qui permet de confronter n'importe quel idiome avec n'importe quel autre, étant donné qu'il est facile d'en évaluer la scripturalité, quantitativement (concernant la diffusion et la fréquence de l'emploi écrit), et qualitativement (concernant des restrictions éventuelles dans la vaste gamme des genres et traditions discursives ; souvent certains domaines sont réservés de fait ou de droit à d'autres langues). Un haut degré d'élaboration est sans aucun doute suffisant pour attribuer le statut de 'langue' à un certain idiome ; dans la 'famille romane', c'est le cas du portugais, de l'espagnol, du catalan, du français, du romanche (ou rhétoroman des Grisons) et du roumain de Roumanie et Moldavie.

Mais avant de continuer, il faut se prévenir contre un malentendu qui pourrait dériver de l'ambiguïté déconcertante du mot de 'langue' : l'élaboration, certes, est constitutive des langues. Mais le résultat, une langue par élaboration, n'est pas tout simplement une langue élaborée, au singulier, car il faut tenir compte de l'hétérogénéité interne des langues.<sup>7</sup>

I. thèse: Une langue par élaboration est un ensemble plus ou moins nombreux de variétés organisées autour d'une (ou de plusieurs) variété élaborée.

Vu le rôle central de ces variétés directrices qui sont plus ou moins strictement standardisées, l'ambiguïté des glottonymes se comprend parfaitement : ce qui est exemplaire, c'est à dire le roumain, le français, l'italien etc. tel qu'on l'apprend à l'école, tel que l'administration l'utilise etc. est volontiers considéré comme générique dans tout son territoire ; de même, tout ce qui est différent est perçu comme variation du modèle standard : le moldave, le picard, le calabrais etc. sont des dialectes roumain, français, italien etc. et non pas du moldave, du picard etc. tour court.

De nos jours, les langues par élaboration sont des langues d'État institutionnalisées par la loi et par le pouvoir de l'administration (ce qu'on appelle en angl. *implementation*<sup>8</sup>). L'inverse, par contre, n'est pas vrai dans la mesure où il existe des 'langues' certifiées, si j'ose dire, par la loi sans être élaborées. Leur statut de langue est reconnu et fait partie de la constitution juridique ; même à un degré d'élaboration minimale elles sont ainsi pourvues de la garantie formelle d'une éventuelle intensification et planification systématique.<sup>9</sup> Dans ces cas-là, l'État répond à la volonté politique d'une communauté de locuteurs. Il s'ensuit :

II. thèse: L'élaboration est suffisante mais non pas nécessaire, car un idiome non élaboré peut parfaitement passer pour une langue dans la conscience générale de la communauté de ses locuteurs respectifs.

En même temps, il ne faut pas oublier que la conscience linguistique communautaire des locuteurs est de nature historique : elle peut émerger et aussi disparaître.<sup>10</sup> Nonobstant son instabilité, c'est ce savoir immédiat de parler un idiome autonome (et non pas le degré d'élaboration de celui-ci) qui représente l'ultime repère absolument indispensable pour l'attribution du statut de 'langue'.<sup>11</sup>

<sup>7</sup> Cf. Oesterreicher, Wulf, "Historizität – Sprachvariation, Sprachwandel, Sprachverschiedenheit", in: Haspelmath, Martin u.a. (Hrsg.), *Language typology and language universals*, Bd. II/2, Berlin/New York, 2001, 1554-1595..

<sup>8</sup> Cf. l'article fondamental de Haugen, Einar, "The Implementation of Corpus Planning: Theory and Practice", in: Cobarrubias, J. (Hrsg.), *Progress in Language Planning. International Perspectives*, Berlin, 1983, 269-289.

<sup>9</sup> Un exemple récent est la situation glotto-politique de l'Italie après la loi italienne no. 482 à propos de la tutelle des langues minoritaires ; cf. les articles dans Orioles, Vincenzo (éd.), *La legislazione nazionale sulle minoranze linguistiche. Problemi, applicazioni, prospettive*, Udine, (2002).

<sup>10</sup> Une éventuelle liste inclurait du côté de la disparition sans aucun doute le vénitien mais aussi le gascon et peut-être le picard ; du côté de l'émergence il y aurait, entre autre, le corse et le *rumantsch grischun* du canton suisse des Grisons.

<sup>11</sup> Cf. la conception de la 'langue historique' selon Coseriu qui se constitue « en première ligne (et de façon non ambiguë) par l'existence d'une langue commune au-dessus de la diversité dialectale, ou, quand il n'y a pas de

Évidemment on ne peut pas exclure des cas douteux quand les opinions de la communauté sont partagées. La conscience linguistique est sensible aux manipulations idéologiques de sorte que le statut sociologique d'un idiome sert souvent d'argument démagogique très efficace dans un discours qui vise à suggérer ou renforcer l'ethnicité d'un groupe ou bien, au contraire, à l'intégration nationale d'ethnies différentes. L'histoire du galicien, du catalan et éventuellement de l'asturien dans l'Espagne franquiste et postfranquiste serait intéressante à cet égard.

Surtout, la reconstruction diachronique mène souvent, et bien des fois nécessairement, à des situations peu claires que l'historien doit rigoureusement accepter dans leur nature provisoire. Surtout, il doit scrupuleusement éviter le piège de la téléologie et ne jamais projeter mécaniquement le statut actuel sur des périodes antérieures : On ne devrait pas, p.ex., parler des ‘dialectes’ de l'ancien français en se référant au picard et au normand pour la raison très simple que le français, en tant qu'ensemble de variétés fondé sur l'existence d'une et d'une seule variété directrice reconnue était encore inexistant.

#### 4. La *Romania continua* et la discontinuité des langues par élaboration

D'un point de vue plus général, on peut dire que les langues romanes par élaboration se sont formées parce que les procès d'élaboration se sont intensifiés de manière massive dans certains des nombreux foyers locaux et régionaux où on a commencé, au cours du Moyen Âge, à écrire en langue vulgaire.<sup>12</sup> Cette augmentation qualitative et quantitative de l'emploi écrit de certains idiomes était liée à leur expansion géographique du fait qu'ils étaient de plus en plus acceptés et adoptés comme moyen d'écriture par les locuteurs des idiomes adjacents (le cas échéant sous pression politique). Ils ont fini par couvrir de vastes espaces correspondant à des territoires politiques auxquels ils garantissent un toit communicatif commun.<sup>13</sup>

Mais il faut saisir la complexité géolinguistique de la zone. D'abord, il s'agit d'un espace à deux étages, car ‘au-dessous’ des territoires des langues d'État se trouve le niveau des parlers locaux, et les territoires des langues romanes (nationales) ne diffèrent pas seulement par leur étendue ; ils diffèrent aussi et surtout par rapport à l'hétérogénéité de ces parlers locaux qu'elles se sont ‘soumis’ et dont elles ont faits des dialectes au cours de leur histoire. Il y en a qui sont relativement homogènes (comme les territoires portugais, catalan et roumain de la Roumanie) et d'autres (comme le territoire italien) qui sont extrêmement cloisonnés. Autrement dit : des langues comme l'italien se distinguent au niveau des dialectes par une distance interne nettement plus grande que d'autres.

Il s'avéré enfin que le morcellement de l'espace au niveau des parlers locaux ne correspond pas (ou très imparfaitement) à la division, je dirais au découpage, des territoires au niveau des langues nationales : certains groupes de parlers qui se ressemblent beaucoup, c'est-à-dire qui sont relativement homogènes et peu distants les uns des autres, n'appartiennent pas forcément au territoire de la même langue. Malheureusement il n'y a pas de terme collectif pour désigner ces constellations de parlers semblables ; on parle de ‘groupes’, de ‘type’ ou de ‘géotype’, notamment quand on se réfère aux parallèles entre galicien et portugais, entre

---

langue commune, par la conscience des locuteurs que leurs diverses manières de parler ont origine dans une même technique (une conscience qui est fondée avant tout sur la compréhension mutuelle [...])» (Coseriu, Eugenio, “Die Begriffe ‘Dialekt’, ‘Niveau’ und ‘Sprachstil’ und der eigentliche Sinn der Dialektologie”, in: Albrecht, J./Lüdtke, J./Thun, H. (éd.) (1988): *Energeia und Ergon. Sprachliche Varietäten, Sprachgeschichte, Sprachtypologie* (3 Bde.), Tübingen, 1988 [1981], Bd. 1, 15-45, 20.

<sup>12</sup> Cf. le répertoire de l'ensemble des textes romans écrits avant 1250 après Chr. dressé selon les lieux de production dans Frank, Barbara/Hartmann, Jörg, *Inventaire systématique des premiers documents des langues romanes*, 5 vol., Tübingen, 1997, vol. I, 335-351.

<sup>13</sup> En allemand on parle métaphoriquement de ‘langue-toit’ (*Dachsprache*).

gascon et parlers ibéroromans, entre catalan et provençal, entre occitan et piémontais, entre ladin dolomitique et vénitien alpin. En tout cas, il est erroné d'appeler ces formations géolinguistiques ‘langues’, quand les locuteurs n’ont jamais formé aucune communauté historique<sup>14</sup> : sans communication vécue une langue n’a pas de réalité.

De l’autre côté, on trouve au niveau des parlers locaux des marges de transition extrêmement marquées, comme la ‘ligne de démarcation romane’ la plus fameuse (de Rimini à La Spezia) qui sépare la Romania de l’ouest et celle de l’est en traversant le territoire d’une même langue par élaboration, à savoir de l’italien.

La continuité se présente alors en termes différents selon les deux étages. Les territoires apparaissent comme des unités plus ou moins homogènes, contrôlés par la puissance générale et l’omniprésence des variétés standard et nettement confinées par des frontières glotto-politiques qu’on ne peut pas franchir inconsciemment. C’est bien sur la base de cette discontinuité nationale que les locuteurs organisent et perçoivent l’espace langagier. Les ressemblances et différences avec les autres langues standard (la distance objective) n’est pas en jeu. On dirait plutôt que chaque langue par élaboration est perçue comme une langue par distance parce que les variétés directrices sont strictement normatives, sans égard ni au nombre, ni à l’importance fonctionnelle ou typologique de ses particularités langagières : devant la norme prescrite toute forme prescrite par une autre norme est distante, même dans le cas où les différences sont minimales, par exemple de nature orthographique. La continuité des langues romanes n’est, dans la conscience des locuteurs, qu’une réminiscence plus ou moins vague de leur origine commune.

Au niveau des parlers locaux, la continuité historique, qui distingue le roman par définition, est doublée d’une continuité géographique qui fait penser à un glissement d’un parler à l’autre. Mais la dimension transnationale du phénomène échappe à la perception du locuteur et nous passons à un ordre de savoir différent, à celui de l’observation scientifique du linguiste. Par conséquent on peut dire que le critère de la distance a perdu toute son autonomie classificatoire dans une zone comme la *Romania continua* qui est façonnée à la mesure des langues par élaboration. D’où :

III. thèse: Dans le cas de la *Romania continua* la pression des procès d’élaboration a été suffisamment forte pour métamorphoser profondément l’espace linguistique, parce que le nombre, la diffusion et la durabilité des langues romanes est un produit pur de l’histoire socio-politique et économique qui ne correspond absolument pas à la structure du ‘paysage’ qui se dessinait selon les différences, c'est-à-dire selon le paramètre de la distance linguistique, entre des parlers locaux (d’ailleurs déjà préexistants à la constitution des langues par élaboration).

## 5. La discontinuité géographique et le roumain, langue par distance

La *Romania* du sud-est de l’Europe est diverse. Elle comprend les quatre idiomes suivants : le roumain de Roumanie et de la République Moldavie, qui est une langue par élaboration tout à fait comme les autres déjà citées. Les trois autres idiomes<sup>15</sup>, par contre, ne sont pas élaborés du tout (sauf quelques efforts qui ont été faits pour l’aroumain<sup>16</sup> surtout dans le milieu de l’émigration intellectuelle). Ce sont l’istroroumain qui est parlé dans quelques villages d’Istrie

<sup>14</sup> C’est le défaut originel du ladin ou rhétoroman : face aux parallèles remarquables entre les parlers romans des Grisons, des Dolomites et du Frioul, qu’il découvrait au cours de ses investigations dialectologiques, Graziadio Isaia Ascoli s’est senti obligé de supposer l’existence d’une langue commune correspondante (cf. “Saggi ladini”, dans: *Archivio glottologico italiano* 1, 1873, 1-556.

<sup>15</sup> Cf. en général Rusu, Valeriu (éd.), *Tratat de dialectologie românească*, Craiova, 1984.

<sup>16</sup> Cf. Saramandu, Nicolae, “Über die schriftliche Norm des Aromunischen”, in: *Balkan-Archiv*, Neue Folge 24/25, 1999/2000, 191-206.

en Croatie par 1200-1500 locuteurs bilingues<sup>17</sup> ; l’aroumain qui est parlé par des micro-communautés assez nombreuses (selon les estimations entre 150000 et 1,5 million de personnes) mais plus ou moins éparses dans une zone très vaste qui s’étend de l’Albanie jusqu’à la Dobrogea en passant par la Macédoine, la Bulgarie et la Grèce<sup>18</sup> et enfin le mèglénoroumain parlé par 5000 mille locuteurs environ dans une plaine située au nord-ouest de Thessalonique sur la frontière bulgaro-grecque.<sup>19</sup>

Chacun de ces idiomes romans est parlé dans un contexte non-roman ; autrement dit, ils se distinguent tous par leur discontinuité géographique. A ce propos, il est intéressant de rappeler les noms des idiomes utilisés par les locuteurs mêmes ; ils ramènent tous à deux racines également génériques, à l’adjectif latin *romanus* (ou bien à l’adverbe correspondant *romanice*) d’un côté et à son synonyme slave *vlahŭ* qui remonte au germanique *\*walha* ‘romain’<sup>20</sup>:

### Deux types onomastiques pour les idiomes romans du sud-est

idiome roman du sud-est	désignation des locuteurs mêmes	étymologie
(daco)roumain	<i>român</i>	lat. <i>romanus</i>
istoroumain	<i>rúmuni</i>	lat. <i>romanus</i>
	<i>vlâs, vlăș</i> (au sud)	slave <i>vlahŭ</i> < germ. <i>*walha</i>
aroumain	<i>armân, arămîn</i> <sup>u</sup> etc.	lat. <i>romanus</i>
mèglénoroumain	<i>vla, vlau</i> (pl. <i>vlaș</i> )	slave <i>vlahŭ</i> < germ. <i>*walha</i>

Ce qui est intéressant dans notre contexte, c’est que les deux types de désignation (et il n’y en a pas d’autres) sont motivés dans la constellation de discontinuité même : à l’origine, ils ne signifiaient pas des groupes ou idiomes romans particuliers mais le roman en général. Pour cela on n’est pas étonné de retrouver les deux racines dans la *Romania continua* dans une distribution spatiale analogue : au long de la frontière nord de l’espace roman.<sup>21</sup>

Les deux options sont motivées par le contact quotidien entre communautés qui parlent deux langues non apparentées (c’est-à-dire deux véritables langues par distance) et ils représentent la seule alternative psychosociale : ou s’identifier par une autodésignation (type *romanus*) ou par l’adoption de la désignation qu’on reçoit du groupe en contact (type germ. *\*walha* > slave *vlahŭ*).

La motivation du nom d’idiome est un détail qui paraît insignifiant, mais c’est pourtant un indice lointain de la même condition géolinguistique, celle du contact linguistique entre langues diverses qui ne peuvent absolument pas s’intégrer dans un même diasystème, ce qui est parfaitement possible, quand un dialecte, par exemple suite à la migration d’un groupe de locuteurs, passe dans le territoire d’une langue de la même famille linguistique. Il suffit de

<sup>17</sup> Cf. Dahmen, Wolfgang (1989): “Areallinguistik IV. Istrorumänisch”, dans: LRL (cit. n. 6) vol. III, Tübingen, 1989, 448-460 et la carte op. cit. 451.

<sup>18</sup> Cf. la carte dans LRL III (cit. n. 16), 433 ; Kramer, Johannes, „Rumänisch: Areallinguistik II. Aromunisch“, LRL III, 423-435 ; Kahl, Thede, *Ethnizität und räumliche Verbreitung der Aromunen in Südosteuropa*, Münster, 1999 ; Windisch, Rudolf, “Die lateinisch-romanischen Aromunen auf dem Balkan”, in: Leitzke-Ungerer, Eva/Pagni, Andrea (éd.), *Europäische Regionalkulturen im Vergleich*, Frankfurt am Main usw., 2002, 123-141.

<sup>19</sup> Cf. les cartes dans LRL III, 433 et 466 ; aussi Dahmen, Wolfgang, "Areallinguistik III. Meglenorumänisch", in: LRL III, 423-435..

<sup>20</sup> Pour les reflets allemands cf. Cf. Schwarz, Ernst, “Baiern und Walchen”, in: *Zeitschrift für bayerische Landesgeschichte* 33, 1970, 857-938.

<sup>21</sup> Cf. le *wallon* en Belgique, le *romand* de la Suisse francophone et le *rumantsch* du canton des Grisons ; il faudrait rajouter un autre type générique, les noms qui dérivent de *latinus* comme le *ladin* de l’Engadine et des Dolomites ; cf. la carte dans Krefeld, Thomas, “Die Geburt der romanischen Sprachen (im Geist der Philologie)”, dans: Schrijver, Peter/Mumm, Peter-Arnold (éd.), *Sprachtod und Sprachgeburts*, Bremen, 2004, 57-76, 64.

rappeler les colonies galloromanes en Italie méridionale : les linguistes sont capables, grâce à certains traits langagiers, d’identifier la région d’origine, disons dans les vallées alpines de langues occitane ou française, mais dans la conscience des locuteurs d’aujourd’hui, qui reflète la réalité sociale, il s’agit de dialectes italiens : l’occitan et le franco-provençal se sont ‘dialectalisés’ dans l’architecture de l’italien. Et probablement cette analyse vaut aussi pour les aroumains vivant en Dobrogea, qui auront sans aucun doute la conscience de parler une variété, un dialecte du roumain de Roumanie en tant que langue par élaboration.

Pour les aroumains des autres pays cela ne vaut pas du tout, étant donné que le roumain standard est complètement absent en dehors des États de la Roumanie et de la Moldavie : ni l’istroroumain, ni l’aroumain, ni le mèglénoroumain ne se trouvent sous le toit du roumain national qui, par conséquent, reste tout à fait ignoré.

IV. thèse: Dans la réalité socio-communicative, les idiomes romans du sud-est ne représentent pas une seule langue historique parce qu’ils ne sont pas liés, ni par une variété élaborée commune, ni par la conscience générale des locuteurs d’appartenir à une même communauté.

Beaucoup de linguistes, cependant, sont beaucoup moins scrupuleux, quand ils classifient les quatre idiomes romans comme une seule ‘langue’ qu’ils appellent le plus souvent ‘roumain’. Cette option se comprend à cause de la ressemblance tout à fait étonnante de ces idiomes, qui ne caractérise pas seulement l’élément latin mais aussi certains emprunts slaves ou grecs.<sup>22</sup>

L’usage de parler de ‘dialectes’ roumains est pour cela bien établi dans les manuels de linguistique romane<sup>23</sup> et ce serait un vain espoir que de croire de le pouvoir changer. Mais tous ceux qui choisissent cette option et qui rajoutent ‘le’ roumain (dans le sens large des quatre idiomes romans du sud-est) à la liste des ‘langues’ romanes doivent se rendre compte qu’ils confondent viande et poisson : il s’agit de deux types de langue essentiellement différents. En même temps, il semble bizarre d’appeler ‘dialecte’ le roumain national de Roumanie et Moldavie, qui est une langue par élaboration tout à fait normale. D’où ma dernière thèse :

V. thèse: Malgré leur discontinuité géographique, les idiomes romans du sud-est d’Europe se ressemblent tellement que la linguistique est obligée de construire une unité descriptive commune, qui reste pourtant détachée de la pratique communicative – une espèce de langue par distance disloquée.

On peut alors conclure que la constellation géographique ne fournit qu’une base bien trompeuse à la classification des idiomes apparentés : la continuité dans l’espace peut être découpée et traversée par la contingence de l’élaboration et la discontinuité dans l’espace, par contre, peut être franchie par l’évidence de l’observation scientifique.



---

<sup>22</sup> Cf. les slavismes des types *babă* ‘vieille femme’, *coș* ‘panier’, *colac* ‘gâteau’, *clopot* ‘cloche’, *trup* ‘corps’, *slab* ‘faible’ et le grécisme *frică* ‘peur’ ; un tableau des parallèles selon Sextil Pușcariu (*Die rumänische Sprache. Ihr Wesen und ihre volkliche Prägung*, éd. et trad. par Heinrich Kuen, Leipzig, 1942) se trouve dans Krefeld 2003 (cit. n. 4).

<sup>23</sup> Heinrich Lausberg (*Romanische Sprachwissenschaft. Bd. I, Vokalismus und Einleitung*, Berlin, <sup>3</sup>1969, § 23) parle de « débris roumains » qu’il rajoute à « l’espace linguistique roumain continu appelé dacoroumain »; Carlo Tagliavini (*Einführung in die romanische Philologie*, München, <sup>2</sup>1998 [1973], 282) mentionne « quatre dialectes principales »; Renzi/Andreose (op. cit. n. 1, 50) vont dans la même direction avec « tre dialetti geograficamente separati dal nucleo compatto del rumeno ».